

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 40 (1907)
Heft: 4

Artikel: Société vaudoise de théologie : rapport sur l'exercice de 1905-1907
Autor: Raccaud, J.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379821>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

SOCIÉTÉ VAUDOISE DE THÉOLOGIE

Rapport sur l'exercice de 1905-1907 ¹

PAR

J. RACCAUD

pasteur,
président sortant de charge.

Messieurs,

Le président d'une de nos œuvres religieuses affirmait jadis, au moment où il se préparait à lire son rapport annuel, que ces documents avaient bien du mal à parvenir à ceux auxquels ils étaient destinés. Quand on en commence la lecture, disait-il, plusieurs des assistants tirent leur montre et s'éloignent en sourdine. « Ce rapport sera imprimé, pensent-ils, je le lirai chez moi à tête reposée. » Quelques semaines plus tard une jolie petite brochure leur parvient par la poste, ils y jettent un coup d'œil distrait : « Oh ! ce n'est que ce rapport que j'ai entendu l'autre jour ! » Et le pauvre va rejoindre sur un coin de l'étagère les imprimés qu'on ne lit pas, s'il ne gagne pas directement la corbeille à papiers.

C'est donc avec reconnaissance que je constate que vous avez su prendre le temps nécessaire à l'audition de ces pages qui doivent résumer deux années de l'histoire de notre Société ; permettez-moi d'espérer que si, comme ses devanciers, il est un jour distribué sous forme imprimée, quelques-uns

¹ Travail présenté à la séance du 24 juin 1907.

y jetteront encore un coup d'œil. Nous le souhaitons, non que nous nous fassions des illusions sur le charme de notre style ou sur l'intérêt de nos réflexions, mais parce qu'il nous semble que l'examen du travail accompli par nous peut contribuer à nous faire mieux comprendre les préoccupations qui agitent notre époque au point de vue de la pensée religieuse; cet examen peut aussi nous aider à discerner les déficits de notre activité et nous montrer sur quels points il convient que, dans l'avenir, nous dirigions nos efforts.

I

Sans entrer dans de plus nombreux développements préliminaires, nous vous rappelons que, le 26 juin 1905, lors de la célébration du trentième anniversaire de notre Société, vous avez confié sa direction, sous la présidence du soussigné, à MM. F. Barth, R. Bergier, Em. Curchod et D. Jordan. Ces messieurs ont confié la vice-présidence à M. Curchod, la caisse à M. Jordan, tandis que leurs deux collègues partageaient la responsabilité du secrétariat. Nos procès-verbaux, et en cela nous n'avons fait que suivre [une ancienne tradition, ne mentionnent aucune autre séance du comité que celle où il s'est constitué; les affaires courantes ont été réglées soit par l'échange de quelques cartes postales, soit par un bref entretien au commencement ou à la fin de nos séances mensuelles. Il n'y a pas besoin de beaucoup de paroles pour accomplir un mandat comme celui que nous avons reçu de vous.

Pendant l'exercice écoulé, les questions administratives ont cependant joué un rôle relativement considérable. Rappelons brièvement tout d'abord la question du *Concours théologique suisse*.

Lors de la célébration du trentième anniversaire de la Société vaudoise de théologie, M. le pasteur Linder proposa la création d'un concours théologique suisse destiné à récompenser les auteurs de travaux ayant une originalité et une valeur particulières et à faciliter leur publication. Nous

avons étudié les différents aspects de ce problème. Convenait-il d'agir d'une manière indépendante ou fallait-il entrer en relations avec la Société pastorale? Fallait-il faire appel aux théologiens de toute notre patrie ou borner notre horizon aux frontières de la Suisse romande? Fallait-il essayer de créer un fonds, un capital dont les intérêts serviraient à récompenser les travaux ou se borner à percevoir une cotisation spéciale? L'opinion qui prévalut consistait à organiser un concours pour la Suisse romande en faisant appel aux Sociétés sœurs de Genève et Neuchâtel. Malheureusement les démarches tentées dans les cantons voisins ne furent pas couronnées de succès. La Société des sciences théologiques de Genève nous écrivit par l'organe de son président, M. W. Poulin, qu'elle « s'était convaincue qu'en ce qui concerne le canton de Genève il n'y avait pas nécessité à créer un concours théologique nouveau, ceux qui existent suffisant aux besoins et n'étant même pas utilisés autant qu'ils devraient l'être. » Au nom de la Société neuchâteloise de théologie, M. le professeur Aubert écrivait de son côté; « D'une manière générale nous estimons que la Suisse romande n'offre pas une base d'opération suffisante, et si l'on fait du concours une œuvre suisse, la langue française risque bien de tirer la courte bûche. Pour le moment nous n'estimons pas le projet de concours vraiment réalisable et, le fût-il, nous ne sommes pas en mesure de nous associer financièrement à une entreprise de cette nature. » Comprenant et partageant dans une large mesure les hésitations et les doutes de nos correspondants, nous avons estimé qu'il n'y avait pas lieu de donner suite à l'entreprise projetée et, le 25 juin 1906, vous avez admis ce point de vue.

Le souvenir du trentième anniversaire de notre Société n'a donc été marqué que par l'apparition de la *brochure commémorative* à laquelle M. Daniel Jordan a voué tous ses soins. Non seulement il a composé toute la partie historique, mais il a rassemblé et groupé tous les documents utiles et intéressants dont cette publication est remplie. Elle contient en effet le procès-verbal de la séance du 26 juin 1905, une notice

historique sur la Société de 1875-1905, un sonnet, la première circulaire des membres fondateurs, les statuts et règlements avec leurs modifications successives, la liste complète des travaux présentés et différents catalogues, soit des membres de la Société, soit du bureau qui préside à ses destinées. Ce qu'une simple lecture ne dit pas suffisamment, c'est la multitude des recherches nécessaires à la composition de ces pages, dont l'exactitude et la précision font le prix. En constatant la bonne réussite de ce travail, nous adressons encore une fois nos remerciements à celui qui en est le véritable auteur. Une autre question qui nous a occupés est celle de la *publicité* à donner aux séances de notre Société. Depuis plusieurs années, la *Gazette de Lausanne* seule recevait nos annonces, seule avec le *Semeur vaudois* elle rappelait nos réunions par un communiqué. Après quelques pourparlers, tous nos journaux politiques ont consenti à mentionner régulièrement nos réunions, dans le carnet du jour ou ailleurs, à condition que nous leur donnerions à tour de rôle une annonce payante. Nous pouvons donc affirmer que si le public masculin (qui seul est admis à nos séances) ne s'écrase pas à nos portes, ce n'est pas faute d'être dûment averti des sujets qui figurent à notre ordre du jour.

Devons-nous faire encore un pas dans la voie qui fera de notre Société un corps officiellement connu ? Dans le palais universitaire qui orne la place de la Riponne, une salle est réservée aux séances des « Sociétés savantes » et elle est, nous assure-t-on, mise gratuitement, chauffage et éclairage compris, à la disposition de ces sociétés. Devons-nous affirmer notre existence et demander notre place dans le palais de Rumine ? Avec l'Union chrétienne, qui nous ouvre largement ses portes, nous entretenons les rapports les plus cordiaux. Nos comptes eux-mêmes en font foi, puisque, le 29 janvier 1906, vous avez voté un don de 40 francs en faveur de la vente qu'elle organisait. Par ses dimensions modestes, notre salle actuelle semble aussi en parfaite harmonie avec les réunions d'une Société qui ne groupe pas des assistants nombreux. Ne perdons pourtant pas de vue que l'économie, si

nécessaire par le temps qui court, et le lustre d'un local officiel pourraient avoir leurs incontestables avantages. Espérons que le prochain bureau saura nous diriger de la manière la plus avantageuse. Comme vous le voyez, les questions administratives accessoires ont eu leur large place dans nos préoccupations; occupons-nous maintenant de ce qui se rapporte plus directement à notre vie.

II

Le rapport de mon prédécesseur exposait qu'au jour où il fut présenté la Société comptait 97 membres. Ce chiffre était inexact. M. Georges Gorgerat, atteint par la maladie, n'avait plus donné de ses nouvelles; son domicile étant inconnu, force avait été de le considérer comme démissionnaire. A la fin de l'année 1905 déjà, M. Gorgerat est rentré en scène; il y est rentré d'une manière tout à fait digne d'un membre d'une société de théologie, en offrant de nous communiquer un travail intéressant. C'est vous dire que nous avons joyeusement réinscrit notre ancien membre, actuellement professeur à Château-d'Œx, sur la liste de nos sociétaires.

Sur les 98 membres précédemment mentionnés, deux ont été repris par la mort dans une vieillesse avancée. Ce sont MM. Louis Audemars, à Lausanne, et David Millioud, à Clarens, tous deux anciens pasteurs. M. Louis Audemars fut au nombre des premiers membres de la Société de théologie. Il donna son adhésion à l'occasion de la réunion, à Lausanne, de la séance constitutive du 13 avril 1875. Sans avoir joué dans nos séances un rôle de premier ordre, M. Audemars les a suivies avec intérêt et y a plusieurs fois pris la parole. Il a été dans notre pays et dans notre société le vaillant champion des idées « libérales, » mais c'était en même temps et surtout un homme de paix qui a toujours fait entendre la note de la conciliation.

Entré dans notre société le 28 novembre 1892, M. David Millioud n'a suivi nos séances que quand elles étaient convoquées dans son voisinage; nos procès-verbaux ne mention-

nent aucun discours prononcé par lui, mais il laisse le souvenir d'un homme de bien qui a su prêcher et pratiquer les vérités qu'il croyait.

Deux membres, MM. Paul Béranger, pasteur à Bière, et Maurice Millioud, professeur à l'Université, nous ont fait parvenir leur démission, empêchés qu'ils étaient d'assister à nos séances soit par la distance, soit par leurs occupations.

En tenant compte de ces pertes, il reste, sur nos registres, 94 des membres reçus avant la fin du précédent exercice; nous avons eu la joie d'en inscrire onze nouveaux : M. Paul Nicati, architecte à Vevey, M. le professeur Paul Laufer et MM. les pasteurs A. Lefèvre à Faoug, F. Bron à Yens, H. Reichel à Lausanne, E. Roland à Etoy, A. Henrioud à Morges, M. Vuilleumier à Chesalles, P. Schnegg à Essertines, H. de la Harpe à Perroy et E. Genton à Lausanne. Nous avons donc, pour la première fois, dépassé le nombre de 100 membres, et cette preuve de vitalité et d'entrain est réjouissante à tous égards; 105 théologiens vaudois, nous pouvons dire que c'est un beau chiffre !

Notre fierté diminuera quelque peu si nous essayons d'apprécier le nombre des membres présents à chaque séance. D'après nos procès-verbaux, nous avons tenu, de juin 1905 à juin 1906, 7 séances avec un total de 171 présences, soit une moyenne de $24 \frac{1}{2}$; de juin 1906 à juin 1907 nous avons eu (sans compter l'assemblée de ce jour) 8 séances avec 226 présences, soit $28 \frac{1}{4}$ en moyenne. Nous pouvons donc dire que pendant ces deux années, une moyenne de 26,6 participants ont assisté à nos réunions; sur cent quatre membres, ce n'est pas beaucoup. Remarquons encore que le maximum des présences a été obtenu le 29 avril 1907 (53), et le minimum les 25 juin 1906 et 18 mars 1907 (15). Nous nous permettons de faire remarquer aux auteurs des travaux futurs que cette statistique prouve évidemment que nous n'aimons pas les travaux partagés entre plusieurs séances, ce sont les secondes parties des deux travaux ainsi coupés qui ont attiré le moins grand nombre d'auditeurs.

Pendant ces deux années, nous avons donc eu 16 assem-

blées (en comptant celle de ce jour), 7 la première année et 9 la seconde. Au cours de ces 16 séances, nous avons ouï, sans compter le rapport présidentiel, seize travaux dont deux ont occupé deux séances et dont trois étaient des communications. Nous devons à nos théologiens le témoignage que le bureau n'a pas eu trop de peine à trouver la matière nécessaire à la composition des ordres du jour. Nous n'avons jamais été dans une grande abondance, mais nous n'avons jamais souffert de la disette; jour après jour, ou plus exactement, mois après mois, nous avons eu notre pain quotidien. N'était-ce pas ce que le sage de l'ancienne alliance estimait la situation la meilleure quand il disait: « Ne me donne ni pauvreté, ni richesse, accorde-moi le pain qui m'est nécessaire? » (Prov. XXX, 8.) Ce pain ne nous a donc jamais manqué et, plusieurs fois, vous l'avez certainement constaté vous-mêmes, il fut de toute première qualité.

Disons enfin, avant de passer à un autre sujet, que les deux séances d'été ou plutôt d'automne (25 et 24 septembre) ont été convoquées à Saint-Sulpice et que toutes les deux ont causé à votre président de pénibles déceptions. Jugez-en plutôt: espérer, par deux fois, qu'il pourrait communiquer aux membres de la Société, grâce à M. Nicati, architecte, des détails intéressants et inédits sur le gracieux temple de Saint-Sulpice et voir, par deux fois, cet espoir s'envoler au dernier moment; se réjouir de donner la parole à MM. Ch. Wagner ou Alexandre Westphal, dont la présence sur terre vaudoise lui avait été signalée, et recevoir, au début de la séance, l'annonce de leur départ, n'y a-t-il pas là de quoi troubler la sérénité présidentielle la mieux établie? Malgré tout, nos discussions furent intéressantes et nos entretiens fraternels bien nourris.

Notons enfin, au milieu d'autres noms moins connus, que, le 3 juin 1907, notre Société a été honorée de la visite de M. le professeur Viénot de la Faculté de théologie de Paris.

III

Nous abordons maintenant ce qui est, à nos yeux, la partie essentielle de ce rapport, c'est-à-dire la revue des travaux présentés par nos différents collaborateurs. Sans nous astreindre à rattacher strictement chaque étude à une discipline théologique particulière, nous grouperons cependant les travaux entendus de manière à vous présenter, à propos de chaque question, les différents aspects que nous avons examinés. Il nous a également paru plus intéressant de renoncer à réunir en un seul faisceau les « communications » qui nous ont été présentées. Nous en dirons quelques mots quand nous serons amenés, par d'autres travaux, à envisager les questions qu'elles traitent.

La brochure de Gaston Frommel sur l'agnosticisme religieux nous fut présentée, le 26 juin 1905, par M. le pasteur Matthey. Ce dernier nous avait montré dans l'agnosticisme religieux celui qui sait ou croit savoir qu'il n'y a pas d'expression à sa foi, celui qui affirme l'absolue inintelligibilité de l'expérience religieuse et de son objet. Partant de cette définition, on comprend que Frommel ait dit que l'agnosticisme religieux ne peut jouer de rôle social, qu'il ne peut avoir des apôtres. L'assemblée n'ayant pas eu le temps de se livrer à une discussion approfondie, désira que le sujet fût repris dans une séance subséquente.

Un moment, nous espérâmes que Frommel lui-même viendrait à nous pour exposer sa manière de voir ou tout au moins pour répondre aux objections soulevées par son étude, mais notre ami, déjà fatigué, ne put répondre à notre appel. Qui eût dit, à ce moment, que moins d'une année après, le 18 mai 1906, il serait fauché par la mort ! La question de l'*Agnosticisme* fut présentée à Saint-Sulpice, le 25 septembre 1905, par un théologien de Genève, M. le pasteur Berguer. Partisan de l'agnosticisme, M. Berguer remarque tout d'abord que c'est à tort que l'on parle d'agnosticisme religieux. L'agnosticisme étant une attitude de la pensée qui se manifeste dans tous

les domaines, il vaut mieux parler de l'agnosticisme en face des questions religieuses, c'est plus scientifique et plus exact. La définition de l'agnostique est donnée par M. Berguer de la manière suivante : « L'agnostique est celui qui, dans sa vie personnelle, affirme et réalise une distinction totale entre le phénomène moral et mystique et le phénomène intellectuel et qui, restant sceptique sur leur causation réciproque, nie l'absolue intelligibilité de l'expérience religieuse et de son objet. » L'agnosticisme conçu de cette manière est bien moins absolu que ne le soutient Frommel. Les agnostiques n'ont jamais renoncé à chercher le lien entre le phénomène religieux et le phénomène intellectuel, ils ne s'interdisent pas de dogmatiser ; mais ils ne peuvent déclarer intellectuellement vraies les croyances qu'ils formulent. Il est donc injuste de dénoncer l'agnosticisme comme une source de faiblesse et d'atonie spirituelles. Sans doute il ne convient pas à la grande masse dont les tendances sont plus collectivistes qu'individualistes, mais il est le résultat de l'évolution des doctrines et la condition de leur progrès.

Dans la discussion qui suivit cet intéressant exposé, les orateurs remarquèrent que, présenté de cette manière, l'agnosticisme n'était plus l'épouvantail qu'avait stigmatisé Frommel, mais ils se demandèrent si, en face de la personne de Christ, l'agnosticisme ne doit pas rendre les armes : « Un homme de foi peut-il nier l'objectivité de l'objet de sa foi ? »

Rappelons ici que, le 30 avril 1906, M. Petavel-Olliff a présenté une communication sur *L'autorité en matière de foi*. Il s'agissait d'un article publié par la *Contemporary Review* et dû à la plume du Dr Forsyth, président de l'Union congrégationnaliste d'Angleterre. L'auteur fait résider l'autorité non dans la Bible comme telle, mais dans la révélation contenue dans la Bible. Nous avons besoin d'un retour à l'Evangile primordial, après cela nous pourrions faire à la science critique toutes les concessions qu'elle réclame.

La communication de M. Pettavel peut nous servir de transition pour aborder les travaux par lesquels nous fûmes placés en face de la critique biblique. C'est tout d'abord une

étude de M. le professeur Barrelet qui nous entretint, le 26 mars 1906, de *L'influence de la religion babylonienne sur celle d'Israël*. Depuis quelques années, en Allemagne surtout, la question est très discutée, elle a provoqué la célèbre polémique *Babel und Bibel*. Au point de vue historique, M. Barrelet discerne trois points de contact entre Israël et Babylone, ce sont : les patriarches, les rois, l'exil. Il y eut certainement alors une influence exercée par Babylone sur Israël ; mais à toutes ces époques, les deux religions sont en opposition complète. Les prophètes se sont toujours opposés avec la dernière vigueur à toutes les infiltrations et s'ils n'ont pas empêché des emprunts littéraires (si faciles à discerner par comparaison dans les récits de la création et du déluge), il faut reconnaître que les récits ont été dépouillés des éléments mésopotamiens pour être incorporés dans les livres sacrés des Israélites. La supériorité morale de la religion d'Israël est au-dessus de toutes contestations et c'est cette supériorité morale qui a fait sa puissance et sa grandeur. Gardons-nous donc d'accorder aux analogies extérieures qui rapprochent les religions israélite et babylonienne une valeur trop considérable ; ces analogies sont superficielles et n'enlèvent rien à la saveur spirituelle du monothéisme israélite.

Passant au Nouveau Testament, nous écoutions, le 27 novembre 1905, M. Henri Chavannes nous entretenir du « *Quatrième évangile de l'abbé Loisy*. » Il y a dans cet ouvrage des pages d'une évidence aveuglante et d'autres qui restent bien obscures. La question centrale qui est débattue peut être formulée ainsi : Y a-t-il une tradition johannique sur la vie du Christ ? L'abbé Loisy répond : Les synoptiques sont les vraies sources historiques, le quatrième évangile est un document ecclésiastique qui se superpose aux synoptiques. C'est un écrit allégorique, composé pour un petit nombre d'initiés. L'ouvrage forme un tout qu'on ne saurait diviser, mais l'auteur est le premier des mystiques chrétiens et non le dernier des historiens. Tous les miracles sont symboliques, les personnages sont beaucoup moins des individus que des types, et les discours n'ont aucune prétention à l'historicité. L'abbé

Loisy estime que, malgré ces restrictions, la valeur religieuse du quatrième évangile n'est pas diminuée, car le Christ ne cesse pas d'y être présent en esprit. M. Chavannes, tout en rendant hommage à la belle ordonnance du livre qu'il présente, fait de sérieuses réserves en particulier sur la question d'auteur. Les détails vivants et précis, si abondants dans l'Evangile, prouvent que l'on a affaire ou bien à un romancier de talent ou bien à un historien véridique. M. Chavannes se prononce en faveur de cette dernière opinion.

Dans la discussion, M. le pasteur Linder a soutenu que la grande erreur de l'abbé Loisy est d'admettre, pour le quatrième évangile, l'unité de composition; plus de cent signes de grammaire et de tendance détruisent cette prétendue unité. Cette thèse, M. Linder l'a soutenue le 26 février 1906, avec plus de détails dans une communication sur *Les chiffres ornementaux de l'évangile de Jean A.* Jean A. est un des documents que M. Linder a découverts dans le quatrième évangile. Artiste de talent, l'auteur de Jean A. emploie des chiffres allégoriques dont le but est de faire réfléchir le lecteur. Il faut lire son œuvre avec poésie et sentiment. Ces chiffres ornementaux qui n'existent que dans une seule source sont une des preuves que l'on peut fournir de la pluralité des rédacteurs du quatrième évangile.

C'est encore M. Linder qui, toujours préoccupé de ce qui se rapporte à l'évangile de Jean, nous a donné le 29 janvier 1906, un travail sur *Les plus récentes conceptions de la résurrection de Lazare*. Au milieu des études parues ces dernières années sur le sujet qu'il présente, M. Linder choisit deux points de vue qu'il expose avec quelques détails, puis il nous donne sa propre conviction, encore inédite. Tandis que M. Reville voit dans la résurrection de Lazare un fait symbolique montrant à la manière alexandrine que le Christ est la vie, M. Kräyenbuhl attribue le quatrième évangile au mystique Ménandros. Dans la scène de la résurrection, Jésus représente Ménandros lui-même avec sa conception spirituelle et mystique du christianisme, tandis que le cadavre, Lazare, c'est l'Eglise chrétienne officielle. Nous ne pouvons

songer à rappeler ici les minutieuses explications par lesquelles l'auteur cherche à établir sa thèse. En opposition à ces conceptions, M. Linder voit dans la résurrection de Lazare un récit allégorique représentant la résurrection d'Israël, grâce à l'action du Seigneur spiritualisé. Lazare, c'est Eléazar, un type de prêtre, le chef de la prêtrise juive. On pourrait fort justement comparer ce récit à la vision des ossements desséchés que présente le prophète Ezéchiel. Tout en écoutant avec un vif intérêt les développements de M. Linder, on s'est demandé, au cours de la discussion, si, aussi longtemps qu'un texte biblique permet une interprétation littérale, on a le droit d'en chercher une autre symbolique.

La même question ne se pose pas, puisque l'auteur nous transporte évidemment dans le domaine de la vision, à propos d'un autre livre biblique, souvent encore attribué à saint Jean, l'Apocalypse. C'est M. Henri Chavannes qui, le 28 janvier 1907, a abordé l'étude de cet écrit dans un travail intitulé : *Que penser de l'Apocalypse ?* De nos jours, pasteurs et théologiens emploient peu l'Apocalypse ; ils sont gênés : ils hésitent entre les interprétations diverses qui sont proposées, interprétations rationaliste, magique ou éthique. Ils se divisent, comme le remarquait Jules Bovon, sur la question de savoir si l'Apocalypse fut surtout écrite pour les contemporains ou si elle le fut surtout en vue des générations futures. Quant à la question d'auteur, tandis que M. Vischer croit à une Apocalypse juive ornée d'additions chrétiennes, Bovon croit à un ouvrage tout entier d'un auteur chrétien et Aug. Sabatier se représente une Apocalypse chrétienne avec des oracles juifs utilisés comme d'anciens matériaux. L'origine johannique paraît fort douteuse à M. Chavannes qui cependant ne croit pas pouvoir la nier avec certitude. En résumé, conclut-il sagement, utilisons ce qui peut être pour nous une nourriture spirituelle, sans nous croire obligés d'avaler toute l'ossature de ce livre avec tous ses symboles.

Est-il difficile de passer du voyant de Patmos à celui de Stockholm ? Dans son étude : *Le délire religieux, essai de psy-*

chologie à propos d'Emmanuel Swedenborg, M. Georges Gorgerat nous a entretenus (le 30 avril et le 25 juin 1906) de cette étrange et puissante personnalité. M. Gorgerat a peut-être un peu simplifié le problème en ne faisant de son héros qu'un malade. Dans une étude psychologique, illustrée de faits nombreux, M. Gorgerat a cherché à prouver que les mystiques illuminés de tous les temps ont présenté d'évidentes analogies avec Swedenborg. Les hallucinations de la vue et de l'ouïe sont fréquentes et celles de Swedenborg ne présentent comme caractère extraordinaire que le fait d'une hallucination combinée : le prophète a été enté sur le savant, sans que la vie présente de déviation. Au sujet des phénomènes d'occultisme, vision à distance, etc., sans nier tout à fait, M. Gorgerat demeure perplexe. Swedenborg est certainement un malade, ce qui ne l'empêche pas d'avoir composé un système dont la belle ordonnance et la grandeur étonnent et séduisent. Il ne faut pas oublier que nombre d'œuvres superbes dans les lettres et les arts ont eu pour auteurs des hommes atteints d'hallucinations visuelles et auditives.

Nous sommes certain que M. Byse ne fut pas convaincu par les développements de M. Gorgerat, et nous en voyons la preuve dans les travaux qu'il nous a donnés, les 4 et 18 mars 1907 : *Le christianisme est-il moribond ? Réponse à la crise des croyances religieuses*, par M. Paul Stapfer (*Bibliothèque universelle*, juin et juillet 1905). L'auteur des articles auxquels M. Byse s'est donné pour tâche de répondre déclare qu'il faut nous préparer à enterrer le christianisme parce qu'on ne peut pas rendre la religion rationnelle. M. Byse répond justement que la raison n'est infaillible qu'à l'état idéal, que les philosophes se contredisent fort souvent et qu'ainsi on ne saurait demander à la religion que de s'accorder avec la raison parfaite. L'auteur montre en outre que Stapfer parle de choses qu'il n'a pas suffisamment approfondies : il présente des objections qui atteignent le catholicisme mais ne touchent pas le protestantisme ; il ne distingue dans le protestantisme que les deux tendances libérale et orthodoxe, négligeant à tort le mouvement du christianisme social.

M. Stapfer fait l'éloge du mysticisme, méthode qui donne délibérément au cœur la prédominance sur la raison ; or le protestantisme libéral s'est fait mystique pour rester religieux ; le symbolofidéisme définit la foi une consécration de l'âme à Dieu. Cette psychologie est trop simpliste ; c'est pêcher contre l'exégèse et le bon sens que de séparer aussi complètement la croyance et la foi. Sur ce dernier point comme sur les autres, M. Byse voit dans Swedenborg celui qui a donné la formule vraie et définitive à laquelle il faut absolument revenir. Il dit que la foi c'est la reconnaissance interne du vrai, reconnaissance à laquelle concourent l'entendement et le cœur. Grâce à Swedenborg, le christianisme échappe aux critiques qu'on élève contre lui et peut espérer un printemps nouveau quand il sera dégagé des formes vieilles qui l'étouffent.

Dans la discussion qui suivit cet exposé, les orateurs, tout en rendant hommage au charme du style de M. Byse, ont fait leurs réserves sur le remède proposé ; ils ne croient du reste pas le protestantisme aussi malade que le pensent MM. Stapfer et Byse ; ils espèrent beaucoup de l'avenir.

C'est encore M. Byse qui, le 29 octobre 1906, nous a présenté un travail sur la *Haute théosophie*. M. Byse a trouvé la matière qu'il propose à nos réflexions dans un livre paru à Chicago et contenant les cours d'un Hindou, le Yogui Ramacharaka. M. Byse s'attache surtout au cours supérieur. Le Yogui définit la théosophie : la « connaissance philosophique du cosmos due à une illumination dont certaines âmes ont le privilège. » Le livre en question contient des préceptes remplis de sagesse, il conseille de chercher le bonheur en tuant l'ambition, le désir du luxe, du bien-être. La théosophie cherche à provoquer l'éclosion de ces facultés merveilleuses que nos savants commencent à peine à soupçonner. La vérité nous oblige cependant à observer que la comparaison entre l'Inde et les pays christianisés est toute à l'avantage de ceux-ci. Ne perdons pourtant pas de vue le fait que cette conception, belle et impressive en somme, exerce une influence, déjà considérable, et qui ne fait que grandir. Il ne

faut pas que nos penseurs se désintéressent d'une tendance aussi importante.

Comme démonstration pratique et actuelle du mouvement caractérisé par M. Byse, M. Pahon, membre du groupe théosophique de Lausanne, nous a donné, le 4 mars, une communication sur la *Réincarnation* ou le retour des âmes sur la terre. Ce retour a pour but de leur donner l'occasion de gravir l'échelle des êtres, l'âme conquérant vie après vie les facultés les plus élevées. Ce système, qui prétend être le dernier mot de la philosophie religieuse, nous a paru avoir comme vice initial le fait de ne reposer que sur des révélations accordées à des théosophes que nous ne connaissons pas assez pour avoir en eux la confiance absolue que leur témoignent leurs adhérents.

Après cet examen trop rapide d'une série d'études qui nous ont mis en face de problèmes peu connus de la plupart de nos membres, nous sommes heureux de redescendre sur la terre en nous occupant de questions de l'ordre pratique. Les discussions qui se sont élevées en France et dans les cantons de Neuchâtel et de Genève autour de la question de la séparation de l'Eglise et de l'Etat donnent une actualité réelle à l'intéressante étude que M. Petavel-Olliff consacrait, le 26 février 1906, à la *Véritable définition d'une Eglise chrétienne*. L'auteur commence par jeter un coup d'œil sur la situation actuelle des Eglises et il constate qu'il y a encore entre elles une évidente animosité. Or il faut reconnaître que l'existence simultanée de plusieurs Eglises de droit divin est un non sens. Ou bien il n'y en a qu'une qui ait raison contre toutes ou bien leurs divergences sont secondaires et leur premier devoir est de se réconcilier. N'hésitons pas à admettre qu'elles ne sont pas d'institution divine, ne disons même pas avec Mélanchton et Bersier que l'Eglise est une société spirituelle où la vraie parole de Dieu est prêchée et où les sacrements sont régulièrement distribués, car cette notion est trop extérieure. M. Alex. Westphal, qui veut faire de l'Eglise une famille spirituelle, et Fallot, qui y voit surtout un groupement de bonnes volontés pour la cause du Christ, ne donnent

pas non plus de véritables définitions. Il vaut mieux dire tout simplement, d'après Mat. XVIII, 20 : une Eglise est un rassemblement d'adorateurs du Dieu unique se ralliant au nom de Jésus-Christ et en sa présence. Il y aurait en principe autant d'Eglises que de groupes remplissant les conditions indiquées : un groupement de deux ou trois fidèles constituant la cellule primitive et le noyau vivant de toute communauté ecclésiastique. Après avoir rappelé les caractères que doivent présenter les Eglises, M. Petavel indique les résultats éventuels du principe posé, il entrevoit le sacerdoce universel accepté dans toute sa rigueur, les chrétiens groupés selon leurs affinités et dépouillés de tout virus sectaire, le culte devenu mutuel et les Eglises séparées de l'Etat. Nous ne demandons pas, dit-il, l'abolition des Eglises, mais leur transfiguration, afin qu'elles soient plus aptes à accomplir leur tâche.

Un problème fort rapproché de celui que nous venons de rappeler fut posé devant nous par M. de Mestral quand il nous présenta la belle et sympathique personnalité du pasteur Fallot. *L'évolution des idées sociales du pasteur Fallot, un chapitre de théologie pratique*, tel est le titre de son étude. Au début de sa carrière, Fallot fut accusé de sacrifier les intérêts spirituels de ses paroissiens à leurs intérêts sociaux ; vingt-cinq ans plus tard les chrétiens sociaux lui reprochèrent de les abandonner, de brûler ce qu'il avait adoré. Y a-t-il réellement eu dans les idées de Fallot une volte-face complète ? M. de Mestral ne le pense pas et il cherche à montrer que les idées finales auxquelles arrive Fallot ne sont que le développement, sous l'influence des expériences et de la souffrance, de celles qu'il avait dès le début de son ministère. Fallot a toujours cru à la légitimité d'un christianisme individuel dans ses origines, mais social dans ses applications ; le christianisme doit habituer les consciences à ne plus supporter l'iniquité des institutions. Pour atteindre ce but, il faut agir avec le Christ et les disciples du Christ. Ramener les hommes égarés aux pieds du Christ et les former au ser-

vice de l'humanité, telle fut la sainte passion de Fallot. Il a toujours été un chercheur d'âmes vivantes et un éveilleur de consciences ; le christianisme aurait besoin de beaucoup de travailleurs de cette taille pour accomplir tout son devoir présent.

Nous avons en terminant à passer en revue trois travaux de grande valeur qui se rattachent tous trois à la théologie systématique. Celui que M. Logoz consacre à *La théodicée de saint Augustin et la contradiction foncière de la théologie traditionnelle* fut présenté à Saint-Sulpice le 27 septembre 1906. Continuant l'examen, commencé il y a plusieurs années déjà, de la pensée de ce père de l'Eglise, M. Logoz montre que saint Augustin n'a voulu être ni un philosophe chrétien ni un théologien, il a voulu défendre la foi catholique contre les hérésies ; mais en donnant de la vérité chrétienne une interprétation officielle, il y a apporté un contenu nouveau ; il est ainsi le plus subjectif des écrivains de l'ancienne Eglise. La force de saint Augustin c'est sa pénétration psychologique, il veut rechristianiser le dogme ecclésiastique en l'interprétant moins avec son cerveau qu'avec son cœur. C'est à son âme elle-même qu'il demande ce qui la fera vivre et l'âme de l'évêque d'Hippone était un admirable champ d'information. Il en arrive à une triple et même une quadruple certitude, celle de son être spirituel, de sa pensée, de sa vie, auxquelles s'ajoute la certitude de l'amour de la vie ou de la volonté de vivre. La raison est la plus haute fonction de l'esprit fini, elle saisit les idées pures, mais elle a subi une déchéance par suite du péché et de là vient la nécessité de la révélation chrétienne. C'est par une expérience interne qu'Augustin trouve la certitude de l'existence de Dieu. Mais un abîme en apparence infranchissable sépare le Dieu inerte et impassible de la spéculation, du Dieu vivant des croyants. Une ingénieuse recherche psychologique permet à Augustin de les unir et de les confondre. Il voit dans l'âme humaine la substance médiane entre Dieu et le monde des corps ; l'âme porte l'empreinte de Dieu, elle est

dans toute la création ce qui se rapproche le plus de lui. Par une question qui lui fut posée au cours de la discussion, M. Logoz fut amené à préciser encore sa pensée. C'est dans le dogme trinitaire que gît la contradiction signalée dans le titre de son travail : Dieu est immobile, immuable ; le Fils agit, il est créateur et Providence, c'est lui qui est tout puissant. La doctrine de l'immutabilité de Dieu est impossible à soutenir en face d'un monde plein de misères, elle ne se trouve pas dans le Nouveau Testament.

Un autre grand problème fut examiné par M. Chavan dans son travail : *Une nouvelle conception du salut par la croix* (Gaston Frommel). La prédication moderne proclame toujours la croix de Christ, mais cette proclamation manque de précision. La doctrine orthodoxe de la rédemption a son origine dans les conceptions du début du moyen âge et non pas dans l'Evangile, elle repose sur une notion juridique qui ne répond plus aux besoins actuels. La conscience religieuse et morale a évolué. De nos jours nous appelons justice de Dieu sa volonté constante que tout soit dans l'ordre ; dès lors il n'est plus question en Dieu de l'opposition entre la justice et l'amour. Dans son étude : « La psychologie du pardon dans ses rapports avec la croix de Jésus-Christ, » Frommel s'efforce de déduire du pardon que l'homme accorde à l'homme la notion du pardon que Dieu propose aux pécheurs. Il analyse avec pénétration ce qui se passe dans le cœur de l'homme qui pardonne, il montre que le repentir du coupable s'ajoute au pardon de l'offensé pour satisfaire la justice. Transportant cela dans les relations de l'homme et de Dieu, Frommel affirme que Dieu réclame la repentance, que la repentance rend possible le pardon et que Dieu pardonne en achevant de souffrir la juste expiation que notre repentance laissait inachevée. Christ est mort pour nous révéler cette souffrance divine, la croix prend ainsi une simple valeur déclarative ; sans la croix l'homme n'eût jamais su que Dieu expie. Il faut remarquer que Frommel ne peut analyser que l'âme du pécheur ; pour connaître réellement les

sentiments du Père, c'est dans l'âme du Fils qu'il faudrait faire une telle analyse. Frommel aboutit en somme à renouveler au moyen de la psychologie l'ancienne théorie orthodoxe. Il faut aller plus loin. La religion est un phénomène d'ordre moral, le salut ne doit pas être considéré comme l'enlèvement d'une coulpe, mais comme le changement du cœur. La mort du Christ nous sauve en opérant cette transformation. La croix de Jésus-Christ a donc une valeur non plus juridique, mais dynamique ; c'est dans ce sens qu'on peut encore parler d'expiation. « Il fallait, dit l'Écriture, que le Christ souffrit », il l'a fallu pour dévoiler au monde l'horreur du péché, pour nous faire mesurer la hauteur de la divine perfection du Christ, pour nous faire connaître tout son amour et provoquer en nous l'éclosion de la vie spirituelle supérieure. La valeur de la croix est donc éternelle et inébranlable.

Au milieu de beaucoup d'éloges, le travail de M. Chavan a provoqué une objection principale. Est-il légitime, a-t-on demandé, d'apprécier la valeur de la conception de Frommel d'après le seul fragment de son œuvre théologique qui ait encore été publié ? Ne risque-t-on pas ainsi de ne point envisager les vrais contours de sa pensée et de ne pas lui rendre justice ?

Enfin, le 3 juin 1907, notre ancien président, M. Louis Goumaz, vint nous prouver que ses fonctions de directeur des écoles de Nyon ne l'empêchent pas de conserver l'esprit et la vigueur du bon théologien. Il nous transporte en face de ce que nous pouvons appeler la question des questions. Il se demande en effet : *Qu'est-ce que le Christ ? A propos de l'ouvrage de M. le professeur H. Bois sur la personne et l'œuvre de Jésus.* M. Bois part de trois présuppositions qu'il déclare intangibles, foi au Dieu personnel et libre, au Dieu qui transmet surnaturellement son Esprit, au Dieu qui se révèle par des individualités religieuses. Il affirme que le caractère *sui generis* du Christ c'est sa sainteté humaine et parfaite à la fois, caractérisée négativement par la victoire sur le péché-coulpe

et le péché-maladie et positivement par l'acceptation du messianisme spirituel et de ses douleurs. A cette œuvre historique du Christ, M. Bois ajoute une œuvre actuelle, infiniment plus importante à ses yeux : Jésus intercédant pour ses disciples et agissant en eux par la communication de son Esprit de sainteté. A ces affirmations, M. Goumaz répond que pour connaître le Christ il ne faut pas partir de présuppositions, mais employer les seules sources historique et psychologique. Il montre que l'« essence » du Christ c'est non pas son caractère moral, mais son caractère religieux, qui fait de sa personne le Fils de Dieu et de son œuvre une « semaille de filialité divine ». Parfaitement réalisée jadis, cette œuvre rend inutile une intercession actuelle de Christ ; Christ a tout « accompli » dans son union complète avec le Père. L'œuvre actuelle dont parle M. Bois n'est pas autre chose que l'action du Christ historique qui se prolonge à travers les siècles. Rien ne nous prouve d'ailleurs qu'elle ait un retentissement cosmique et éternel, comme le veut aussi M. Bois. Il nous suffit de savoir que sur la terre c'est le Christ qui ouvre à nos consciences la voie sur laquelle on rencontre le Père céleste. Une étude aussi personnelle devait naturellement provoquer un entretien nourri : l'action actuelle du Christ vivant n'est-elle pas un fait d'expérience que beaucoup ne peuvent sacrifier ? Malgré cela tous les orateurs s'unirent pour rendre hommage à la foi vivante et personnelle, à la chaleur communicative qui se dégagent des pages de M. Goumaz.

Nous arrivons ainsi au terme de notre énumération et nous sommes heureux de pouvoir le faire au moment où nous avons été conduits en face de l'admirable personnalité du Rédempteur. A propos de tous les sujets qui nous ont occupés, il y a des opinions variées, il y a des obscurités et des doutes. Que cette pensée ne nous décourage jamais ! Dieu nous a confié la mission périlleuse et difficile de nous rapprocher toujours davantage de la vérité ; toutes nos études, quand elles sont accomplies avec respect et foi, sont la preuve de notre ferme volonté d'accomplir la tâche qui nous incombe.

Chercher la vérité, la chercher en employant nos dons spéciaux, l'étreindre de notre mieux, la proclamer suivant les moyens dont nous disposons, n'est-ce pas la tâche qui convient aux serviteurs du Dieu de vérité ? Puisse toujours davantage notre modeste Société donner aux vaillants chercheurs les encouragements dont ils ont besoin et le milieu favorable à l'éclosion parfaite de la belle plante que nous recherchons.
